

**Webinário no youtube**

**UNICAMP  
FFP-UERJ  
Biograph**

**VIDAS EM PANDEMI. NARRATIVAS DE PROFESSORES E PROFESSORAS**

**25 novembre 2020**

\*

**Christine Delory-Momberger**

**Apprendre à vivre  
Leçons en temps de corona**

La crise sanitaire qui s'est abattue sur le monde il y a quelques mois et qui ébranle notre planète nous concerne tous sans exception et elle devrait nous faire définitivement prendre conscience qu'en ce début du 21<sup>ème</sup> siècle, l'humanité est embarquée de manière irréversible dans une communauté de destins. Nous sommes tous reliés dans une interdépendance sociale, économique, écologique et politique, nous sommes tous confrontés aux mêmes problèmes de vie et de mort. Ce minuscule virus provenant de Chine, surgi à la fin de l'année dernière, s'est propagé à une vitesse incontrôlable, pliant le monde à sa virulence, engendrant stupéfaction, angoisses et impuissance, faisant émerger des peurs archaïques ancrées dans la mémoire collective des grandes pandémies et épidémies de l'Histoire dont certaines récentes comme la grippe espagnole, le SARS ou Ebola en Afrique.

Le sentiment d'être entrés dans l'ère des grandes incertitudes et dans une imprévisibilité de l'avenir s'est peu à peu installé, altérant nos stabilités de vie, désorientant la nature de notre quotidien, qu'il soit affectif ou professionnel, et questionnant nos positions intellectuelles. Des débats vifs et parfois violents se sont engagés sur l'état de notre planète, de nos gouvernements, de nos institutions, de nos services et de nos sociétés déshumanisées. La crise sanitaire a mis à jour les inégalités des secteurs de santé selon les pays, des cris se sont élevés pour dénoncer les conditions inhumaines dans lesquelles œuvrait le personnel soignant dans les hôpitaux, pour dire les conséquences ravageuses de cette crise sur une partie de la population vivant dans de grandes précarités. La sonnette d'alarme a été maintes fois tirée mais il est temps d'agir enfin et de reconnaître l'impérative nécessité de sauver la planète, de ralentir la course effrénée au développement technique et économique, de

s'engager avec toutes les mesures nécessaires dans un renouveau écologique, de soigner notre terre et nos vies dans un « en-commun » citoyen et responsable.

Il nous a été demandé dans ce webséminaire de parler de nos vies d'enseignants-chercheurs durant cette période de crise, nous pouvons imaginer qu'elles se recoupent en beaucoup de points, que la distance géographique et les frontières n'ont pas de prise, que l'ère de la globalisation nous réunit dans les mêmes préoccupations, que nous rencontrons certaines mêmes difficultés et que nous nous posons certaines mêmes questions. Ce partage d'expériences au programme de cette rencontre est nécessaire et salutaire, il nous permet de sortir de l'enfermement de nos confinements, de traverser le « sans contact » et les mesures barrières qui nous privent d'humanité, de souder nos liens et de construire des solidarités de chercheurs dans une communauté de pratiques. Notre engagement sensible et intellectuel dans la recherche biographique nous affirme attachés à la question de la personne comme sujet de son histoire, aux expériences existentielles et formatives de soi comme pouvoir d'agir, au sens de la vie, tandis que notre activité d'enseignants dans les domaines qui sont les nôtres nous amène à penser l'« éduquer » et le « former » comme vecteur d'émancipation et de transformation, et la transmission de savoirs comme voie de connaissance de soi, de l'autre et du monde.

Qu'advient-il de ces questions en temps de crise en tant qu'elle révèle l'impermanence de nos constructions sociétales et qu'elles ébranlent nos constructions personnelles ? Peut-on se préparer aux risques, aux dangers et aux catastrophes économiques, politiques, écologiques, culturelles dont Patrick Lagarde<sup>1</sup> dit que notre « civilisation du risque » les fabrique ? Comment vivre dans les incertitudes et l'imprévisibilité, comment penser sa vie face à tant d'inconnus que représentent la politique, l'économie, le social et le planétaire ? Edgar Morin dans son ouvrage *Enseigner à vivre. Manifeste pour changer l'éducation*<sup>2</sup> nous donne des pistes en plaidant pour une refonte de l'éducation et nous rappelle que Jean-Jacques Rousseau disait déjà que la mission essentielle de l'éducation est d'« enseigner à vivre ». Pourquoi alors l'avoir oublié ? Il s'agirait de permettre à chacun de trouver sa voie, de vivre dans une responsabilité de soi et de l'autre, de développer des solidarités, de savoir discerner les risques d'erreur et d'illusion dans nos jugements et positionnements, de comprendre comment affronter les incertitudes multiples que nous rencontrons. Enseigner à vivre, c'est préparer à faire face aux problèmes du vivre, c'est transmettre que la vie est une aventure

---

<sup>1</sup> Patrick Lagarde. *La civilisation du risque. Catastrophes, technologies et responsabilité sociale*. Paris : Seuil, 1981.

<sup>2</sup> Edgar Morin. *Enseigner à vivre. Manifeste pour changer l'éducation*. Arles : Actes Sud Babel, 2014.

incertaine mais qu'elle est la nôtre, unique, précieuse, que nous en sommes responsables et que nous pouvons en être sujet et acteur.

### **« Quand des histoires d'exil se rencontrent... » : une insurrection créatrice pour apprendre à vivre**

« Apprendre à vivre » a été le fil d'Ariane qui m'a conduite et me conduit encore tout au long de ces mois d'enfermement pour me frayer une voie à travers ce temps si particulier qui nous renvoie à nous-mêmes, à nos valeurs, rendant tangibles la construction fragile de nos existences et l'aléatoire de notre vie. C'est un temps d'évaluation de notre vie, de bilan de nos actes, de nos relations et de nos engagements, un temps hors du temps et sans doute un temps qui n'a jamais autant touché le cœur de notre intime.

Le 3 mars 2020, ma mère meurt, le 11 mars, elle est enterrée et le 14 mars à 14h00, six jeunes migrants réfugiés sans papiers, acteurs du Good Chance Theater<sup>3</sup>, un théâtre créé par deux dramaturges anglais dans le camp de réfugiés de Calais pour leur offrir un moyen d'expression par l'art et la culture, donnent corps à une performance intitulée : « Quand des histoires d'exils se rencontrent... ». Cette performance est montée à partir des images de mon triptyque photographique – je suis aussi photographe – *EXILS / RÉMINISCENCES*<sup>4</sup> et ils la dédient à la mémoire de ma mère, une émigrée comme eux, qu'ils reconnaissent comme une des leurs, partie maintenant pour un lointain et éternel exil.

Ils mêlent dans une scénographie dirigée par Jack Ellis, le directeur de La Troupe, et Valentin Bardawil qui l'assiste, leurs propres histoires d'exils à mes images projetées sur un mur en crépi du théâtre, ils jouent et racontent leurs errances, leur quête d'un ailleurs rejoignant celle qui traverse les photographies. Ils sont tchadien, soudanais, turc, algérienne, afghan, et leurs récits s'entrecroisent avec des voix off, en français et en allemand, qui accompagnent les images et qui disent, dans des textes de forme poétique, l'exil, le froid, l'hiver dans une Europe traversée par les guerres, la faim, l'effroi. Sur la scène et sur l'écran, il est question d'absences, de morts, de disparus, de souvenirs qui restent et de ceux que l'on

---

<sup>3</sup> Créé en 2015 par deux dramaturges britanniques, le Good Chance Theater est un théâtre qui se déplace dans les camps de migrants et leur offre un moyen d'expression par l'art et la culture. <https://www.franceculture.fr/emissions/le-reportage-de-la-redaction/good-chance-theater-l'expression-a-travers-l'art-pour-les-migrants>

<sup>4</sup> Christine Delory-Momberger, *EXILS / RÉMINISCENCES*, Arles, Arnaud Bizalion Éditeur, 2019.

n'a plus ou que l'on n'ose plus avoir, mais aussi de réminiscences salvatrices, de vie et d'espoir. Vers la fin de la performance, les jeunes acteurs migrants m'invitent à rejoindre la scène et j'entre *physiquement* dans le jeu – dans l'histoire – des acteurs migrants, comme ils sont entrés par le geste et la voix dans ses images<sup>5</sup>. Je vais de l'un à l'autre et ce toucher des corps instaure un lien de partage de mon histoire et de ma peine. Ils m'ont dit qu'ils prenaient avec eux ma douleur, qu'ils savaient ce qu'était la mort, qu'ils l'avaient vécue tant de fois au cours de leur parcours de migrants, ils en étaient devenus en quelque sorte des « sachants ».

Cet événement m'a bouleversée et m'a aidée dans ce passage de la perte de ma mère au deuil que je devais commencer à faire. Ces jeunes migrants me donnaient la vie dans un corps à corps d'exils, reliés dans une altérité sensible. La puissance expressive de leurs corps résistants, empreints de savoirs que l'on n'apprend que dans la survie, me soutenait, m'insufflait du courage. C'étaient des corps migrants, des corps nomades forcés, des corps d'exilés, rompus à la lutte. Des corps intuitifs, subtils et généreux. Des corps artistes qui façonnaient l'espace de leurs mouvements, qui touchaient la matière du vivant.

La performance est devenue une « insurrection », un moment d'une dépense créatrice, d'une levée de formes à caractère unique et non reproductible. Entourée de l'aura de « dernière fois » que lui prêtait le confinement qui a été décrété en France le 17 mars, la performance acquérait la qualité efficiente d'une « première et unique fois », elle se faisait avec nous, devant nous, au sens le plus fort du terme elle *avait lieu*. Elle était l'espace d'une réappropriation de nos histoires d'exils, d'une mise en conscience de nos capacités de résistance, de nos pouvoirs individuels et collectifs. Ainsi n'étions-nous plus acteurs ou spectateurs, hommes ou femmes, blancs ou noirs, jeunes ou âgés : individuellement et collectivement, nous étions ma mère italienne qui était projetée dans une photographie sur le mur du théâtre et moi-même en tant que photographe de mon histoire, nous étions les enfants de ma famille disparus sur les routes de l'exil, nous étions tchadiens, soudanais, turcs, algériens, afghans, nous vivions les errances périlleuses à travers les déserts et sur les mers, les souffrances et les deuils éprouvés, les arrivées incertaines et les espoirs inépuisés. Les frontières entre les espaces, entre les temps, entre les êtres étaient abolies, nous avions créé le moment unique d'un « en-commun » de l'expérience nous réunissant dans le sentiment partagé d'appartenance à la même condition humaine.

---

<sup>5</sup> Une vidéo de la performance « Quand des histoires d'exils se rencontrent... » est disponible sous le lien : <https://vimeo.com/406496504>.

Alors qu'à l'échelle planétaire la pandémie du coronavirus s'apprêtait à installer entre les êtres humains une frontière sanitaire prenant le pas sur toutes les autres et exerçant une domination biopolitique *totale* sur la vie sociale, alors que les réponses biomédicales apportées à la contamination réduiraient les hommes à leur corps biologique et les rendraient viscéralement *étrangers* les uns aux autres, l'insurrection créatrice de la performance du 14 mars était venue affirmer la possibilité d'un être-ensemble et d'une solidarité *sans frontières*, la promesse d'un « nous » cosmopolite puisant ses ressources dans la conscience réactivée de notre commune vulnérabilité et de l'interdépendance de nos existences sur la Terre. Nous avons là peut-être une proposition pour un nouveau monde.

### **Un livre « en-commun » cristallisant tous les possibles**

Ce jour-là, la salle des spectateurs était comble et l'émotion intense. Tous étaient venus jusqu'au théâtre alors que chacun sentait que le monde était en train de basculer vers l'inconnu. Le public comprenait des chercheurs, des professionnels, des amateurs d'arts, et de nombreux étudiants d'origine africaine ou maghrébine dont les familles s'étaient établies en France ou qui étaient eux-mêmes des migrants arrivés récemment pour faire leurs études dans notre université ou d'autres encore brésiliens, colombiens. Tous étaient portés par le spectacle, tous se sentaient concernés. Un temps de parole a été ensuite partagé à l'issue du spectacle et les jeunes acteurs, le directeur artistique de La Troupe, le directeur du théâtre et des spectateurs ont mêlé leurs points de vue et leurs ressentis dans un « en-commun » de paroles plein de force et d'espoir.

Trois jours plus tard, le 17 mars, le président Emmanuel Macron nous a annoncé que nous étions « en guerre contre un ennemi invisible » qui était ce virus de la COVID 19 et que le seul moyen de défense que nous avions à disposition était de nous enfermer, nous isoler de notre prochain et du monde. Je me retrouvais avec ma profonde peine d'avoir perdu ma mère, mes repères s'effondraient et je sentais que l'ère de la méfiance et de la défiance qu'annonçait cette mesure de confinement pouvait accentuer ma détresse. Mais le souvenir brûlant de cet incroyable évènement qu'avait été la performance devenue une insurrection créatrice était très présent et m'emplissait tout entière. J'ai su que je devais écrire sur ce qui s'était passé, qu'il me fallait reprendre avec mes mots le déroulé de l'évènement, aller plus loin dans son exploration d'un intime qui s'était joué dans le partage d'un « en-commun », comprendre les effets de biographisation qui s'opéraient pour moi et peut-être pour chacun de nous qui y avait participé. Qu'il était question de ma survie et que je pouvais aussi partager cette création.

Valentin Bardawil, co-auteur d'un livre que nous venions juste de faire paraître en ce début du mois de mars sous le titre de : *Le pouvoir de l'intime dans la photographie documentaire*<sup>6</sup>, a compris l'urgence du projet et il s'y est tout de suite engagé. Nous avons alors décidé d'entreprendre une écriture des effets de biographisation et de transformation de soi que chacun de nous deux présentait par rapport à ce moment inouï d'insurrection créatrice et de proposer à d'autres qui y avaient participé – directeur artistique, directeur du théâtre, acteurs et étudiants – de donner leurs paroles. Le temps qui m'est imparti pour cette communication ne me permet pas de vous lire tous les témoignages, je me contenterai de vous rapporter des extraits de certains.

Je vous rends tout d'abord compte de paroles de certains des acteurs :

Cemil, Turc : « Cette performance est une des expériences les plus importantes de ma vie, elle m'a fait comprendre que nous sommes maîtres de rien, ni de personne et elle m'a aidé à dépasser un peu plus mes limites. »

Asmaa, Algérienne : « Cette performance est notre histoire. On a tous vécu ce que portait Christine. On a tous fui un pays et on parle de cet exil-là dans la performance. La jouer était comme trouver un territoire, trouver une sécurité dans un pays qui n'est pas le nôtre et une sécurité qu'on n'a jamais connue dans notre pays d'origine. »

Arafat, Soudanais : « J'ai vu une grande tristesse dans les photos de Christine qui me rappelait ce que j'avais vécu au Soudan et jouer cette performance était un moyen de le revivre différemment, de faire revivre des sentiments qui étaient enfouis depuis longtemps à l'intérieur de moi. En faisant cette performance, c'était comme si je libérais mon cœur. J'ai sorti cette violence de mon enfance, de la guerre, et aujourd'hui je me sens plus apaisé. »

Et maintenant, voici quelques courts extraits de paroles d'étudiants qui ont été spectateurs :

Demba, Malien : « J'ai écouté les histoires des acteurs migrants qui m'ont fait penser à tous ceux qui ont traversé plusieurs pays au péril de leur vie pour arriver jusqu'en France. Ce n'est pas mon histoire mais je l'ai partagée avec eux. Être en relation avec l'autre nous inclut dans les situations qu'ils vivent, bien que nous demeurions des êtres singuliers avec des biographies singulières. Chacun est l'auteur de sa vie mais chacun a besoin de l'autre pour se construire et se raconter. »

---

<sup>6</sup> Christine Delory-Momberger & Valentin Bardawil. *Le pouvoir de l'intime dans la photographie documentaire*. Arles : Arnaud Bizalion Editeur, 2019.

Hatice, Turque: « J'ai entendu la voix de l'autre, je me suis retrouvée dans la parole de l'autre et je peux attester que j'existe et que l'autre existe aussi. Je suis repartie avec un peu de chacun. »

Mateo, Colombien : « Le passé d'un exilé fera toujours partie de sa vie et il l'accompagnera jour et nuit comme un fantôme, lui rappelant sa fragilité. Mais l'être humain sait apprendre dans le partage d'expériences et par les échanges entre les cultures. Il suffit juste que des individus solitaires et blessés se battent ensemble pour l'avenir d'une communauté touchée par la même tragédie de l'exil. »

Naomi, Sénégalaise : « Cette performance montre qu'on est tous des exilés, soit par l'histoire d'un parent lointain, d'un parent proche, ou par notre propre histoire. »

L'insurrection créatrice du 14 mars a été le lieu d'une altérité partagée où, tout à la fois, l'autre est ce que l'on est et ce que l'on n'est pas. Les gestes, les voix, les corps, les musiques, les paroles se sont mêlés pour produire un événement unique où chacun a appris de l'autre, s'est senti éclairé et conforté dans l'autre. Michaël Foessel, un philosophe, développe l'idée d'une « démocratie sensible » définie comme une forme de vie politique prenant en compte l'importance des affects et la validité des expériences sensibles dans la constitution du lien démocratique. L'insurrection a été un moment constitutif de démocratie sensible, où la reconnaissance et l'écoute mutuelle ont produit un faire-ensemble où l'art devenait vecteur de sujets responsables et citoyens.

En conclusion, revenons vers Edgar Morin qui pointe un manque réel dans les enseignements scolaires. Il ne suffit pas pour lui d'enseigner à lire, à écrire, à compter, ni d'enseigner les connaissances basiques utiles de l'histoire, de la géographie, des mathématiques, des sciences sociales, des sciences naturelles, il faut introduire dès les premières classes jusqu'à l'université, une nouvelle matière pour « apprendre à vivre ». C'est-à-dire une matière ancrée dans la complexité du réel et l'espace du sensible qui permettrait d'apprendre à « affronter les problèmes fondamentaux et globaux de l'individu, du citoyen, de l'être humain ». Et je pense que nous avons dans la recherche biographique tous les « outils » à disposition pour faire devenir réalité cette « utopie concrète ».